



Cultures & Conflits

73 | printemps 2009

Frontières, marquages et disputes

Cercueils fluides

Alessandro Dal Lago

Traducteur : Sarah Guilmault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/12633>

DOI : 10.4000/conflits.12633

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2009

Pagination : 109-122

ISBN : 978-2-296-07748-5

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Alessandro Dal Lago, « Cercueils fluides », *Cultures & Conflits* [En ligne], 73 | printemps 2009, mis en ligne le 30 mars 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/12633> ;

DOI : 10.4000/conflits.12633

Creative Commons License

Cercueils fluides *

Alessandro DAL LAGO

Alessandro Dal Lago est professeur de sociologie et doyen de la Faculté des sciences de l'éducation à l'Université de Gênes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont La produzione della devianza, (Feltrinelli, 1981), La produzione della devianza. Teoria sociale e meccanismi di controllo (Ombre corte, 2000). Il est Senior Researcher dans le programme CHALLENGE).

Tu t'alourdis toi-même
Avec des idées fausses et ne peux voir
Choses que tu verrais, si tu les secouais.
(Dante, Paradis, I, 88-90)

I - Des migrants africains meurent de l'autre côté de l'océan (Associated Press, vendredi 2 juin 2006)

Ils ont quitté l'Afrique la veille de Noël pour partir à la recherche d'une vie meilleure en Europe. Au lieu de cela, le bateau à bord duquel ils se trouvaient a conduit les migrants à la mort, allant à la dérive sur 2 000 milles à travers l'Océan Atlantique jusqu'à l'île Barbade dans les Caraïbes.

Lorsqu'un pêcheur a trouvé l'embarcation le 30 avril, les corps des 11 jeunes qui étaient à bord étaient pratiquement momifiés sous l'effet du soleil et de l'air marin. Avant de mourir, l'un d'entre eux avait écrit un billet d'adieu : « *J'aimerais que ma famille, à Bassada (Sénégal), puisse avoir un peu d'argent. Je vous prie de m'excuser, adieu.* » [...]

Il semble que le bateau soit parti du Sénégal avec 52 personnes à bord, a déclaré Dale Marshall, le Procureur général de la Barbade. De six mètres de long et doté d'une petite cabine au gouvernail, il se dirigeait probablement

* Traduit de l'italien par Sarah Guilmault.

vers les îles espagnoles des Canaries, un pont vers l'Europe situé dans l'Atlantique à environ 200 milles des côtes marocaines.

« *Voilà la fin de ma vie dans la grande mer du Maroc...* », a écrit le jeune Sénégalais privé de point de repères. [...]

Les 11 cadavres ont été confiés à une agence de pompes funèbres de la Barbade. « *Le problème est qu'il faut leur trouver un nom, ils n'en ont pas* », a déclaré Marshall.

II

La Barbade est l'île la plus orientale de l'archipel des Antilles qui entoure à l'est la Mer des Caraïbes. Un paradis de plages blanches en forme de crois-sant, rochers couverts de mangroves et palmiers élancés sur la mer bleu azur. Une avant-garde, une sentinelle. Toutefois, si l'île a réussi à intercepter le bateau, ce n'est que grâce au caprice des courants, puisque sa superficie n'est qu'un point, un cas négligeable noyé dans l'étendue de l'océan. Un simple autre souffle de vent et le bateau aurait glissé vers le nord-ouest et serait allé s'échouer contre les récifs de Sainte-Lucie, patrie du poète et prix Nobel Derek Walcott, l'Homère des Antilles, ou encore vers le sud-ouest, un peu plus au nord de Grenade. Auquel cas, le vide de la Mer des Caraïbes l'aurait englouti, puis il serait allé s'ensabler, après des semaines de dérive au gré des vagues, sur les plages désertes du Vénézuéla ou, à mille milles plus à l'ouest, sur les côtes du Nicaragua. Mais une chose est sûre : à la longue, l'eau chaude et le soleil auraient liquéfié le goudron des joints d'embarcation, desserrant les bordages gâtés par la moisissure et l'érodant autour des clous rouillés. L'eau filtrée à travers le bois aurait d'abord inondé la sentine puis serait remontée jusqu'au tolet, se refermant enfin après quelques gargouillements sur les momies, tandis que le dernier goéland reprendrait son vol. Et donc les Sénégalais ne seraient même pas restés l'ombre d'une hypothèse.

Les 11 corps momifiés (la peau fine tendue sur l'ossature fragile du squelette, comme une page de parchemin tendue dans un cadre) sont correctement allongés, les orbites cavées par les goélands, les bras en position de repos, bien qu'un requin ait laissé des traces de son passage à l'os de l'épaule de l'un d'entre eux, à l'endroit où un bras a été coupé net – sans doute alors était-il déjà mort du fait de l'expression indifférente, presque sereine, de l'homme –, avec la tête inclinée sur une épaule et le bras abandonné au-dessus de l'eau.

Quand les jeunes sortaient pour pêcher, à Dakar, Mbour ou Saint-Louis, ils ne prêtaient pas attention aux goélands. Ces derniers volaient au-dessus des embarcations, longues, sveltes et multicolores, en un sillage de cris et d'ailes. Ils se battaient pour le moindre poisson rayé, aux grandes nageoires transparentes, jeté par-dessus bord. Les goélands descendaient sur la plage, à l'aube,

ils se poussaient les uns contre les autres parmi les paniers, marchaient enivrés dans l'eau boueuse, tête repliée et bec famélique. Les jeunes ne prêtaient pas attention aux goélands, jusqu'au jour où l'un d'entre eux s'est posé sur un tolet. Il visait les yeux, effrayé par l'immobilité des Sénégalais. Mais ce ne sont pas ceux qui les suivaient lorsqu'ils se rendaient à la pêche, à cinquante milles de Dakar, Mbour et Saint-Louis. Pourtant, ils semblaient identiques, les femelles blanches et les mâles striés de noir. Mais ceux-là ne nidifient que sur les rochers affleurant la Mer des Caraïbes, dans les anfractuosités des roches et sur les promontoires de la Barbade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent et Grenade. Quand les goélands ont fini par envahir l'embarcation, la lumière avait disparu depuis longtemps des yeux des momies.

Sur la carte géographique, la trajectoire dessine une ligne droite entre le Sénégal et la Barbade, de manière curieusement théorique, indifférente aux tempêtes équatoriales, le geste d'un enfant penché sur un atlas. Mais nous, nous connaissons les raisons profondes que l'enfant ne voit pas. Justement là, à la hauteur du Sénégal, deux courants se fondent. Le premier, en partant du sud, est né dans le Pacifique central, il est allé jusque dans l'Océan Indien, puis a léché le Cap de Bonne-Espérance, longé la Namibie et l'Angola jusqu'au Golfe de Guinée pour finir sur les côtes du Sénégal. Le second, en partant du nord, est une ramification déviée du courant du Golfe. Provenant de la mer située au Yucatan, il s'est dirigé vers l'Atlantique septentrional, pour aller toucher l'Islande, puis il a rebondi contre les îles Féroé, s'est lancé vers le sud, côtoyant les îles britanniques, il a reflué en Biscaye, dépassé le cap Finistère et il est descendu le long du Portugal, pour aller rejoindre enfin son frère méridional, un peu en dessous de la Mauritanie.

Ensemble, poussés par les vents et la rotation terrestre, les deux courants tracent une ligne droite jusqu'aux Caraïbes, avec un angle de 90 degrés, mais en réalité ils dessinent une légère courbe de deux mille milles (on sait que dans la nature les lignes droites n'existent pas). Ainsi renforcés, ils forment un ruban transporteur d'eau réchauffée par le soleil qui court vers la Guyane, les Antilles et les Caraïbes méridionales, pour aller finalement déposer le bateau des momies sénégalaises sur une plage de la Barbade. Ensuite, ils confluent avec le courant du Golfe (qui est à l'origine de la chaleur modérée occidentale) lequel, en se prolongeant dans le mouvement giratoire du grand tourbillon atlantique, reprend sa course vers le septentrion, poussant les cyclones en direction de l'Amérique centrale et des côtes méridionales des États-Unis.

Les pêcheurs sénégalais se vantent de connaître les courants. Dans les interviews qui ont suivi la découverte de leurs compatriotes momifiés, ils disent savoir comment rejoindre les côtes de la Guyane. L'embarcation, pourtant, ne devait pas aller aux Caraïbes, mais aux Canaries, à une latitude de 28 degrés Nord et une longitude de 15 degrés 30 Ouest, à environ sept cents milles ou mille deux cents kilomètres au nord-ouest de la frontière

entre la Mauritanie et le Sénégal. En avançant à contre-courant vers le sud, un bateau à moteur ne dépasse pas cinq nœuds à l'heure et peut donc rejoindre l'île de la Grande Canarie peut-être en soixante-douze heures, c'est-à-dire en trois jours environ. Le bateau ensablé à la Barbade n'avait pas de moteur. Il avait dû être remorqué par un bateau de pêcheur ou par une autre embarcation. Peut-être que le câble qui les reliait l'un à l'autre a été rompu par un rocher ; mais il est très probable que, repéré par un bateau militaire (marocain, sénégalais, espagnol ou en provenance d'autres pays européens qui patrouillent l'Atlantique devant les côtes africaines), l'équipage a décidé d'abandonner ou de couper le câble, laissant ainsi le bateau entre les mains du destin, déjà écrit et enregistré, partir à la dérive au gré des vagues de l'océan.

Prévoyant un voyage qui ne devait durer que trois jours, quatre ou cinq maximum – en cas de mer hostile –, les Sénégalais n'auront rempli leurs sacs à dos que de quelques bouteilles d'eau, de boîtes de viande et de tablettes de chocolat. Ils sont vêtus de blue-jeans, de survêtements, sweat-shirts, cirés et chaussures de tennis. Certains portent des casquettes de baseball, la visière sur la nuque, comme il est d'usage sur les quatre coins de la terre. Ils auront embarqué en essayant de ne pas faire trop de bruit, pataugeant dans la mer à marée basse, avec les chaussures nouées autour du cou. Sans se préoccuper des gardes qui fument et boivent de la bière dans leur abri sur la plage, avec l'argent des partants (rassemblé à grand-peine) dans les poches de leurs tenues de camouflage. Au même moment – il s'agit de la veille de Noël – en Europe et aux Etats-Unis, des millions de jeunes du même âge, casquettes de baseball portées de la même manière, arpentent à grandes enjambées la distance qui les sépare du repas, du pub ou du cinéma.

III

Ouvrez les yeux et vous verrez le bateau qui croise trop tard les sillages des pétroliers. Au coucher du soleil du premier jour (ou du deuxième ou du troisième), la masse noire d'un cargo parti de Bahia ou de Montevideo, de Carthagène ou de Maracaibo, en passant par Casablanca ou Cadix, Lisbonne ou Gênes ou encore Hambourg, menace, telle une montagne, l'équipage des cinquante-deux. Vous les voyez hurler, serrés les uns contre les autres, attentifs à ne pas tomber du bateau, ballottés par les vagues levées par le cargo. Mais les marins en plein dîner ne les entendent pas, et la garde en haut de la passerelle ne les aperçoit pas non plus. Ou peut-être qu'ils les ont vus, et un marin donne l'alarme, mais le commandant pense aux émeraudes dans les caisses de café ou aux sacs de cocaïne cachés dans les poupées ou dans les fausses statuettes précolombiennes ou parfois encore, après un véritable travail de précision, dans les ananas. Il doit se débarrasser du chargement. Il n'a pas le temps de s'occuper de cet amas d'êtres agrippés au bateau, là, en bas. Il ne peut pas non plus dévier de sa route vers les côtes du Sénégal ou de la Mauritanie, il ne souhaite pas recevoir la visite de la marine militaire quelle qu'elle soit. Et il garde

donc le regard fixé droit devant lui, sans répondre au coup d'œil du pilote. Mais même s'ils le voulaient, les hommes d'équipage du cargo ne pourraient se rendre compte des quatre ou cinq ou six hommes projetés dans l'écume des vagues. Les quarante-huit ou quarante-sept ou peut-être quarante-six hommes restants crient tandis que le cargo disparaît progressivement vers la partie obscure de l'horizon. Vous les voyez tandis qu'ils pleurent de rage, même s'ils ne désespèrent pas encore, parce qu'ils ne savent pas. Les goélands les suivent sur des centaines de milles. Les quarante-huit ou quarante-sept ou peut-être quarante-six hommes restants sont épuisés, et dans l'obscurité, ils ignorent les lumières des bateaux de croisière qui s'acheminent vers les Caraïbes, suspendues entre ciel et mer. Dans la nuit claire, brillent les points lumineux des satellites. Vous les voyez mourir heure après heure, jour après jour, de soif et de faim, déshydratés, brûlants, congelés, incapables même de se disputer les dernières gouttes d'eau. Une semaine après, ils seront tous morts. Mais demandez-vous comment quarante et un hommes ont disparu aussi proprement, sans laisser de documents ou d'autres indices (il n'a été retrouvé aucune trace de cannibalisme sur le bateau). Peut-être une tempête a-t-elle secoué le bateau et l'a débarrassé d'une partie de son chargement. Mais ouvrez les yeux et vous les verrez par petits groupes, dans leurs villages ou leurs villes d'origine, ou par couples d'amis ou de parents, se saluer, s'ils en ont la force, et glisser par-dessus bord, jour après jour, où les requins les attendent, se croisant sous la coque sombre du bateau. Les dix momifiés sont les plus jeunes, les plus forts, les plus seuls.

Vous voyez le 30 mars 1997 le bateau *Kater y Rades* entraîner dans le fond du canal d'Otrante cent huit hommes, femmes et enfants, tandis que les autorités italiennes crient à l'invasion albanaise. Nul n'a été condamné. Ni le commandant de la frégate italienne *Sibilla*, qui l'a éperonné, ni ceux qui établissent les règles d'engagement de la marine militaire qui intercepte un vieux rafiot. Vous voyez la *Yohan* se retourner dans le canal de Sicile, cercueil de fer rouillé pour trois cents Tamouls, Pakistanais et Indiens qui ont quitté les bidonvilles de Karachi et Mumbai et le delta du Gange, où vont s'échouer les pétroliers destinés à être démantelés, dans la boue de dioxine, rouille et amiante, mis en pièces par des hommes à moitié nus qui rêvent de banlieues occidentales. Durant des années, les gouvernements italien et grec ont nié l'existence du *Yohan*. Vous voyez ces bateaux toujours plus petits lever l'ancre de Benghazi à la saison entre avril et octobre, vers Malte et Lampedusa, à cent milles marins où se croisent les vedettes et les dragueurs de mines de la moitié de l'Europe, tandis que les satellites photographient tout ce qui est à peine plus grand qu'une bouée de sauvetage. Vous les voyez affronter les courants froids du nord-ouest qui, nés dans l'Atlantique, se dirigent vers l'est, à travers l'ouverture étroite de Gibraltar, longent l'Algérie, dépassent la Tunisie et se déploient vers le golfe de la Grande Syrte pour freiner les ondes hostiles des touristes indésirables. Passage de mer où pullulent à la belle saison des bateaux de pêche italiens, maltais, tunisiens, libyens et grecs. Parfois, les commandants repèrent

les bateaux (seuls les plus gros apparaissent sur les écrans des radars). Mais ils leur viennent en aide de plus en plus rarement. Ils se contentent de signaler par radio leur présence, et quelquefois, ils attendent l'arrivée des vedettes. Mais mettez-vous un peu à leur place. Ils viennent de lever l'ancre de Mazara del Vallo direction l'Atlantique, où les espadons abondent. Les bateaux de pêche les plus grands peuvent aller jusqu'aux côtes du Maine et de Terre-Neuve. Ils congèlent les poissons et vendent leur pêche dans le monde entier. Une fois par an, les équipages rentrent en avion au pays pour la fête du saint patron. S'ils prenaient des clandestins à bord, les bateaux de pêche seraient placés sous séquestre. Et les procureurs ouvriraient inévitablement une enquête pour incitation à l'immigration clandestine. Pris entre honneur et nécessité, entre loi de la mer et celle de l'intérêt, les commandants n'ont pas vraiment le choix. Les points lumineux disparaissent des écrans radars, les petits bateaux s'évanouissent dans le creux d'une vague.

Quelque part, à Bruxelles, à Rome ou à Milan, le consultant légal ou l'expert en immigration, le député ou le sénateur qui a écrit le texte de loi, s'endort sereinement, l'estomac un peu lourd peut-être, après un dîner au restaurant du côté de la Grand-Place, de la Piazza della Scala ou du Panthéon, et il ne pense pas être un tueur en série. Au contraire, de bonne ou de mauvaise foi, pour des questions de principes sincères ou par ambition politique innocente, il tend à se voir comme le défenseur de la légalité, de l'équilibre démographique et de l'avenir de nos enfants. Ou simplement comme celui qui est, ou sera, l'un de ceux qui accomplissent le travail qu'il faut faire. Mais vous le voyez, dans l'heure qui précède l'aube, se réveiller d'un seul coup, la gorge sèche, s'asseoir tremblant et transpirant sur son lit de sa résidence à Bruxelles, de sa belle maison milanaise ou de son studio à Rome. Depuis quelque temps un cauchemar le tourmente. Il voit surgir de la mer nocturne des ombres qui lui font des signes et il ne comprend pas.

Vous voyez ces femmes et ces hommes s'engager par milliers dans des chemins pierreux ou se faufiler dans des autobus datant d'une cinquantaine d'années, quelque part là-bas en Erythrée, au Sénégal, en Somalie, au Nigeria, au Soudan, au Tchad, en Mauritanie, en Egypte, en Tunisie, en Syrie, en Irak, au Pakistan, en Afghanistan. Ils fuient les bombardements, les allées et venues du front, les assassins sur leur pick-up, chasse à l'homme, désertification, ONG, charité sur le lieu de l'agonie, démocratie, FMI, conversion forcée des cultures, ennui, statistiques, dernière position sur la liste de classement selon le PIB. Nous sommes tous nés d'une semence divine, pensent ces femmes et ces hommes, notre père est le ciel, la terre est notre mère, notre nourrice commune. Nos ancêtres étaient assis là, devant la cabane ou la maison en terre, fumant la pipe, dans leur bel uniforme rouge ou bleu ou kaki, avec lequel ils ont combattu dans les Ardennes, dans le Pas-de-Calais, dans le désert libyen, à Amba Alagi, et ont fini par recevoir, au sommet d'un service honorable, le grade de sergent. Etrangers qui ont combattu en terre étrangère, étrangers l'un

à l'autre. Et nous, forts de cette hérédité, et du sang de nos ancêtres morts en terres lointaines, nous nous dirigeons là où notre histoire commune nous dépose, là où bat le cœur de l'économie mondiale, là où ce qui est pour vous infamie et subordination est pour nous une simple question de survie, dans les cuisines des restaurants, les chantiers, les chiottes du métro, les usines désertes, les élevages de vaches et de cochons, la récolte des tomates et de la bergamote, le secteur sidérurgique, la pêche et n'importe quelle autre occupation qu'il vous plaît de nous concéder. Vous les voyez cultiver l'idée ingénue, intolérable, indigne de personnes modernes, que le monde est notre patrie commune et que, avant que la mort ne nous accueille tous, selon les croyances et les rites de chacun, la terre que nous piétinons est à nous tous. Et il en est ainsi de la mer qui l'enveloppe et du ciel qui nous désaltère au gré de sa fantaisie. Vous les voyez animés par cette foi ingénue, ignorant la géopolitique et la géostratégie, incapables de discerner notre clairvoyance, nous qui envahissons leurs terres et refusons d'accueillir ceux qui fuient l'invasion. Vous les voyez s'acheminer vers les points d'embarquement pour monter dans des autobus datant d'une cinquantaine d'années, des taxis collectifs qui remontent à la période coloniale et des trains qui n'arriveront jamais à destination. Vous les voyez payer les douaniers, les policiers, les employés des consulats et même, lors des étapes à Dakar, à Tripoli, à Tunis ou à Casablanca, prendre des billets de loterie pour l'accession à la citoyenneté américaine. Quarante degrés à l'ombre le jour et nuits glaciales sur les chargements des camions. Vous les voyez agrippés au fil barbelé, affronter les avant-postes au Maroc, bivouaquer devant Ceuta, Melilla et Tétouan, glisser entre les sentinelles. Vous les voyez s'embarquer à Dakar, Nouakchott, Tanger, Tripoli et Tunis vers leur destin. La mer est à tout le monde, mais seulement quand on est mort.

Tous les morts ne reposent pas en paix dans des cimetières marins, comme leurs confrères sur le petit promontoire de Porto Palo. Les noyés sont des marionnettes mues par des courants profonds, les petits poissons se poursuivent dans les orbites, les murènes attendent, patientes, dans les cages thoraciques. Leur destin se transforme en phosphate de calcium, farine inorganique entre les amphores, épaves de sous-marins et réfrigérateurs jetés par-dessus bord. Ils ne serviront pas à nourrir la terre, comme il nous revient à chacun d'entre nous, et celle-ci ne fera pas croître les fleurs parmi les tombes. Réfléchissez, voyez comment l'injustice les poursuit même après la mort. Ils ne sont plus vivants mais pas morts non plus, étrangers même à cette mince couche de terre qui sépare l'existence de l'inexistence. Vous pensez, tandis qu'ils s'embarquent pour leur dernier voyage, aux parents laissés à dix mille kilomètres. Vous voyez les grands-mères et les mères se féliciter de la chance qu'ont leurs petits-fils, leurs fils qui ont accosté dans quelque dortoir collectif, qui leur sert d'abri contre la pluie des villes glaciales européennes, quand l'un d'entre eux, à la fin de sa journée, s'enveloppe dans la tiédeur de celui qui s'apprête à son tour à se rendre au travail. Vous voyez les parents rêver des premières lettres, espérer le premier envoi d'argent. Ils les ont perdus pour tou-

jours dans l'intimité du dîner, mais on les retrouve dans l'éther strié de satellites, dans la grande bulle des messages et des réseaux mondialisés. Ils ne savent pas et ne sauront jamais que, privés de vie et de mort, leurs fils et petits-fils se trouvent dans les limbes de ceux qui ne sont plus vivants. Mais le destin des dix momies n'a rien à leur envier. Sans nom et enterrés rapidement sur l'île de la Barbade, ils ont seulement, à la différence de leurs frères disparus dans la grande mer du Maroc, la dignité incertaine d'un chiffre, mais un chiffre insignifiant, indigne même de se transformer en pourcentage. Aucun gouvernement ne les réclame, personne ne veut les récupérer. Personne ne posera les mains sur leurs cercueils ornés d'un drapeau. Leurs parents ne seront pas soutenus non plus, tandis que les passants se découvriront au lent roulement d'un tambour. Aucun d'entre eux n'aura droit à un nom, à l'exception, peut-être, de ceux qui ont laissé un message et ont au moins permis d'identifier le village d'origine. Une exception insignifiante.

Réfléchissez et vous verrez comment l'imagination, qui nous permet de dominer le globe, est aveugle face à la mort des autres. Si moi j'écris un nom sur un morceau de papier et que je réunis plusieurs noms ou des noms possibles en un chiffre ou en une colonne de chiffres, je dois imaginer qu'à ces signes correspondent à la fin – à l'extrémité d'une chaîne de renvois – des visages. Dans l'impossibilité de les voir, parce que le rayon d'action de nos sens et de leurs prothèses électroniques est limité, l'imagination consent à nous laisser dessiner ces visages dans l'air. Et ces visages ressemblent aux nôtres. Ils voient le même monde avec nos pupilles. Vous les voyez, il fut un temps où ils étaient grands et beaux comme nous. Ils descendaient de la mère commune dont nous descendons, il y a eu des parents et des frères, notre sang a un jour chanté dans leurs veines. Dans le maquis, la mère commune s'est débarrassée du fardeau et s'est reposée près d'une mare, avant de reprendre la route du campement. Nous avons respiré la fumée des mêmes bivouacs, nous avons été nomades et chasseurs, nous avons suivi l'errance des mêmes troupeaux. Nous, nés de mère commune, avons abandonné les terres arides et nous sommes établis sur les rives des lacs et des mers. Nous sommes devenus pêcheurs et marchands. Nous avons armé nos bateaux rapides et les avons dirigés vers la proie. Nous avons tué et nous avons été tués. Notre naissance se déclina dans les différences, elle devint histoire. Bien avant que notre origine commune ne soit révélée dans les laboratoires, nous savions que l'origine est unique, que la pâleur des uns et la couleur foncée des autres n'épargneraient à aucun d'entre nous un destin commun. Et que la rengaine monocorde des uns, quand l'enfant agonise à l'orée du village, fait écho dans le creux des voûtes de pierre des cathédrales des autres. Nous entendons leurs voix et nous nous bouchons les oreilles avec la paume de nos mains. Nous le savons et ne voulons pas le savoir, et notre imagination s'arrête aux frontières, là où la carte géographique change de couleur. Cécité des voyants, des cartographes, des auteurs de constitutions, des scribes, des gardes-frontières, des compilateurs de statistiques. Surdité des prêtres qui ne balancent leurs encensoirs qu'au-dessus de nos

cercueils. Vous voyez le fonctionnaire, le statisticien, le député, le misérable planificateur éliminer d'une pression de doigt sur le clavier la vie et la mort de milliers de frères et sœurs, qui descendent comme nous d'une mère commune. Vous les voyez tandis qu'ils font disparaître ces visages et ces noms, le peu qui en restait. Et maudissez-les pour que dans l'heure qui précède l'aube, quand ils se réveillent de leur repos criminel, eux aussi soient privés de la vie et de la mort, pour que justice soit faite.

Nos morts reposent dans des cimetières marins. Sur les promontoires veillent les sanctuaires, et les évêques se dissolvent dans les cryptes. Sur les parois des églises, des peintures naïves parlent de voiliers qui échappèrent au détroit de Magellan, grâce à l'intervention divine. Ils étaient sous l'autorité d'hommes en vestes au tissu lourd et aux boutons dorés, hommes à barbe en collier à la roue du gouvernail, morts au début du siècle dernier, dans leur lit. Ceci est notre destin commun et cela ne nous inquiète pas. Nous laisserons en hérité nos titres de propriété à nos enfants, nos maisons seront les leurs. Dans cinquante ans, les villes connaîtront nos tumultes. Mais prenez en considération, en revanche, le destin de ces femmes et de ces hommes dans les fonds marins. Le phosphate de calcium, sur lequel leurs muscles se tendaient avant, se cristallise en corail, leurs doigts fins deviennent madrépores. Ceux qui furent un temps des bras forts comme les nôtres fleurissent en anémones de mer. Des essais de micro-organismes les enveloppent. Nous, qui pourtant sommes nés de mère commune, nous ne nous interrogeons pas sur le destin des âmes des disparus. Mais l'invisibilité n'est pas une excuse, parce que je crois que les natures invisibles sont plus nombreuses que les natures visibles, dans l'univers des êtres. Ouvrez les yeux et vous les verrez tourner autour des restes de nos corps, devenus faune et flore marines. Ils possèdent des contours flous et les couleurs chatoyantes des feux follets, mais leur profil est humain comme le nôtre. Parce qu'ils ne sont plus vivants et pas morts. Les barracudas et les requins ne les craignent pas et jouent avec leurs reflets dans les bas-fonds. Ce ne sont plus des corps mais ce ne sont pas des esprits non plus. Ames incertaines, privées de consolation et de haine. Elles suivent les ombres des bateaux qui transportent leurs frères, vers l'Espagne et Lampedusa, les Canaries et la Barbade. Si elles pouvaient parler, elles leur diraient de faire attention aux vedettes qui surveillent les limites des eaux territoriales. Si elles pouvaient, elles danseraient devant les petites proues et les guideraient loin des bourrasques et des tourbillons. Mais ils ne sont plus vivants et ne sont pas morts ; ils ne parlent pas et ne sont pas visibles, et ils ne peuvent qu'accueillir les nouveaux venus parmi eux.

IV

Quand les coraux assiègeront les ports et entailleront les quilles des navires, les petites âmes de ceux qui ne sont plus vivants et pas encore morts, qui pendant un temps furent grands et beaux comme nous, se réuniront dans les

fonds marins. Ils sont là par milliers et au milieu des épaves, il n'y a plus de place pour eux. Chassés même du lieu où l'existence corporelle trépassa en corail. Imaginez-les alors se diriger vers les côtes et les rochers affleurants. Mais qui les décrira ? Qui nous parlera de leur famille et de leur pays d'origine ? Et de leur rang social, de leurs relations ? Et qui sera capable de distinguer aspects et fonctions ? Ce qu'ils furent et où ils vécurent ? Le cerveau humain s'essouffle depuis toujours autour de la connaissance de l'invisible, en vain. Je ne doute pas, cependant, qu'il soit bénéfique de contempler, à l'aide de l'imagination, la possibilité d'un monde plus grand où les êtres invisibles entourent les êtres visibles, à moins que votre pauvre intellect, fatigué par les tâches quotidiennes, ne finisse par se tarir et sombrer dans la futilité. Soyez attentifs à la vérité et redonnez aux choses leurs proportions, leurs relations subtiles, afin de pouvoir distinguer le certain de l'incertain, et le jour de la nuit. Et n'essayez donc pas de les voir à l'heure où la canicule brûle le sable et tourmente les touristes. Mais aigüisez vos yeux dans le crépuscule, quand les feux de Saint-Elme brillent sur le grand mât et que les derniers rayons de soleil incendient les contours des nuages. Ils glisseront à côté de vous par milliers, voiles impalpables, à peine sortis du ressac. Ils passeront à travers vos corps, parce que leur nature est incorporelle. Mais n'ayez pas peur, car ils sont privés de ressentiment. S'ils traversèrent les déserts pour aller à l'encontre de leur destin minéral, ce fut par nécessité disparue avec leur corps et par des abstractions qui échappent à notre connaissance et se nouent dans des bureaux inconnus, quand le fonctionnaire européen épuisé lève les yeux de ses dossiers. Réfléchissez à leur existence qu'aucune balance ne saurait peser, et encore moins la justice humaine. S'ils se noyèrent, c'est à cause de la force des courants et des moissons. Que soit maudite la rotation terrestre et que soit maudite l'alternance des saisons et que soit maudite la pluie qui ne tombe pas sur leurs champs. Si les marins les abandonnèrent, ce fut par peur des inconvénients de l'absolution. Si les douaniers leur retirèrent leur montre, c'est parce que le profit est une loi de nature. Et si le fonctionnaire élimine d'un trait de crayon leur vie possible, c'est parce que cela lui a été ordonné. Et ainsi, lui ne comprend pas pourquoi, dans l'heure qui précède l'aube, ce rêve revient avec insistance. Et il ne sent pas les présences impalpables qui se pressent autour de son lit.

Mais vous qui les voyez, comme eux virent notre monde à nous avec nos yeux, vous qui savez et ne parlez pas, parce que votre intellect se nourrit de futilités, maudissez-le parce qu'il a dirigé la rotation terrestre, parce qu'il a déclenché les moussons et arrêté la pluie d'un trait de crayon. Pour que, au moment où il pressentira son destin, et attribuera son malaise à l'indigestion, il soit privé de la vie et de la mort, afin que justice soit faite.

Vous voyez le juge méditer sur la sentence. Les commandants ne peuvent rien contre les tempêtes, causées par le jeu des vents et des courants, et donc par la volonté du Tout-puissant, puisque les proportions et les formes et les mouvements sont en puissance dans la matière première et en acte dans la pre-

mière mise en mouvement. Mais même s'il les condamnait, rumine le juge, qu'est-ce que cela changerait ? Notre loi est imparfaite parce qu'elle se fonde sur ce qui depuis toujours a déjà eu lieu, sur la fatalité du passé, sur lequel nous ne pouvons plus rien puisqu'il n'est plus, et non, comme voudrait la justice, sur ce qui pourrait être et ne devrait pas, sur l'empêchement du mal, que nous ne pouvons connaître tant qu'il n'est pas en acte. Les médecins ne soignent pas les tumeurs des morts, mais dissèquent les corps pour que d'autres puissent vivre. Nous jugeons une fois que la mort a eu lieu. Le juge clôt le dossier en soupirant et les cercueils rouillés sont traînés au démantèlement. De leurs cercueils de fer, si personne ne veut les récupérer, fleuriront réfrigérateurs et rails. En évaluant de manière précise les pour et les contre, médite le juge, nous devons admettre que les commandants ne voulaient tuer personne, quand ils embarquèrent leurs frères à Singapour, Mumbai ou Smyrne. Lorsqu'ils dépassèrent le détroit de Malacca ou qu'ils se trouvèrent à la hauteur du Nigeria, ils gardèrent sagement leurs distances, par crainte des pirates. Quand ils passèrent Suez, ils scellèrent les soutes et cachèrent le chargement humain dans les containers. S'ils les affamèrent et les firent mourir de soif, c'est parce qu'ils ne voulaient pas éveiller les soupçons. Et enfin, quand la tempête les surprit, entre la Crète et la Sicile, ils furent contraints d'abandonner le bateau et de fuir en canot à moteur, vu que la survie fait force de loi de la nature, et qu'elle est causée par la première mise en mouvement. Comment pouvons-nous les considérer coupables ? Comment les débats et les paperasses peuvent rendre compte de ce qui est en acte et de ce qui est en puissance, et des puissances qui ne se transformèrent pas en acte ? En effet, si tout ce qui se meut est nécessairement mû par quelque chose, il est aussi indispensable qu'il soit lui-même mû par autre chose, elle-même mue par autre chose. Et s'il est mû par quelque chose qui est mû, il est nécessaire qu'il y ait une première mise en mouvement qui ne soit pas mue par quelque chose. Et donc, si nous parcourions le fil des événements à reculons et que nous dévidions les fils en puissance qui ne devinrent pas des actes, nous devrions reconnaître combien est insensée la prétention de la justice à vouloir condamner les commandants, parce qu'ils ne peuvent rien contre les tempêtes et les vents. Et au commencement, ce fut la première mise en mouvement qui imprima au monde le mouvement qui le fera tourner durant des millénaires, enveloppé de nuages et de vents, et il en fut ainsi jusqu'au moment où il ne devint roche nue à la dérive parmi les étoiles.

Maintenant le soupir du juge, conforté par la méditation, se dissipe, et il peut diriger son regard vers la quiétude de la mer, par une belle soirée d'été. Et il ne sait pas qu'au crépuscule, quand le ciel devient indigo, les âmes des non-vivants et des non-morts l'accompagneront lors de son retour chez lui. Et il attribuera à la fatigue et aux cartes le présage de mort. Mais vous, vous savez, si votre intellect ne s'épuise pas dans les tâches quotidiennes, qu'un simple geste pouvait s'interposer à chaque instant entre la puissance et l'acte, et que le fonctionnaire et le statisticien et le commandant et son juge pouvaient à chaque instant faire plier la puissance grâce à la justice, et qu'ils ne voulurent pas,

parce que liés à la nécessité de leur fonction, qui n'est pas une loi de nature, mais le fruit de l'intellect et de la volonté. Et alors, maudissez-les, si la justice vous tient à cœur, pour qu'ils soient privés de la vie et de la mort, comme eux-mêmes privèrent leurs frères de la vie et de la mort.

V

Ouvrez les yeux et vous les verrez. Ils glissent parmi nous, fuyant les lumières des réverbères. Ils se pressent autour des biens qu'une nature incorporelle ne peut consommer, et leur reflet danse sur les vitrines. Méditez sur la portée de leurs buts quand ils étaient grands et beaux comme nous et qu'ils ne présageaient pas un destin incorporel. Ce qui est pour nous démesure et que nous abandonnons à la putréfaction, était pour eux nécessité et mesure. Ce qui pour nous disparaît en fluctuations était pour eux nourriture, sommeil et tranquillité. Mais réfléchissez-y, si votre intellect ne fait pas naufrage dans les futilités, comment leurs buts, qui vous apparaissent comme indignes de votre opulence, obéissent à des raisons trop inaccessibles pour être visibles. Si l'origine est unique, et que la terre est notre mère commune, le premier à avoir creusé le fossé autour de la ville commit un matricide. Comme s'il ne suffisait pas que notre destin soit écrit dans chacune de nos cellules, comme si nous ne nous torturons pas la nuit, dans l'heure qui précède l'aube, quand on mesure le temps qui s'est écoulé et celui qui nous reste à vivre, nos états pataugent dans le sang. Nous les capturâmes dans le maquis et nous les enchaînâmes. Nous les emprisonnâmes dans le fort de Gorée, rongé par l'air marin, et la pratique de l'esclavage dans le royaume du Maroc ne peut pas nous servir d'excuse, le fait que les Sarrasins s'emparèrent d'Otrante non plus. Nous les étouffâmes dans les soutes et les enchaînâmes dans les plantations des Antilles. Réfléchissez au fait que les momifiés à la Barbade furent guidés par les sillages des bateaux négriers. Portugais, Espagnols, Français et Anglais exploitaient les mêmes courants, le grand ruban transporteur d'eau chaude où les tourbillons du Pacifique et ceux des courants du Golfe se fondent. Quand la chasse à l'homme devint improductive, nous les enrôlâmes à Ogaden, au Congo et au Bengale – et Adua et la fin du général Gordon ne peuvent pas nous servir d'excuse. Quand ils apparurent au sommet des collines armés de sagaies, nous fûmes surpris, mais ce fut la première et la dernière fois. Cela nous servit de leçon et nous ne pûmes plus nous fier à notre chair nue et blanche. Nous ne poussâmes pas en avant les tambours, mais nous nous disposâmes en carré, couverts par la cavalerie et les Howitzers. Notre tir rapide, fruit d'une discipline séculaire, les décima coup sur coup, jusqu'à ce que le dernier rang des attaquants s'enlise dans son propre sang. Nous leur donnâmes une leçon inoubliable. Nous les entraînâmes à mourir dans la Somme, habillés en zouaves. Nous les plaçâmes dans le désert et leur retirâmes leurs armes, qu'ils utilisaient dorénavant en expert sous notre commandement. Nous réprimâmes les révoltes à coups de canons. Et nous confé-
râmes aux survivants le grade de sergent.

Ouvrez les yeux et vous verrez, si votre intelligence ne plonge pas dans les futilités, tous ceux que nous avons tués par terre et par mer, et que nous avons fait mourir dans nos guerres, et pourtant jamais ils ne nous firent participer aux leurs. S'ils se présentaient à notre porte, l'air viendrait à nous manquer. Nous serions côte à côte avec les morts et les places publiques n'y suffiraient pas. Mais il ne s'agit pas seulement d'une fantaisie rétrospective, quand nous méditons sur les poids et mesures et sur l'étrange indulgence de l'histoire, qui ne punit jamais les coupables. Par ailleurs, les imbéciles nous confortent avec leurs éditoriaux. Pourquoi nous, qui sommes pourtant de la même origine, nous devrions payer les conséquences des actes de nos ancêtres ? Et ils ne sont pas libres eux, les affranchis, de réaliser des profits chez eux ? Et pourquoi le superflu, que nous jetons aux chiens ou que nous abandonnons au bec des goélands, devrait aller nourrir l'enfant qui agonise devant le *cameraman* ? Mais si la lecture des journaux n'a pas tari votre intellect, réfléchissez à l'idée que la justice puisse échapper à la compréhension des juges et des journalistes et des compilateurs de statistiques. Si la première mise en mouvement mit le monde en marche, ce fut pour nous tous qui naquîmes d'une mère commune, et moi je ne crois pas que l'invisible n'existe pas, dans l'univers des êtres, seulement parce que vous, vous ne le voyez pas. Si l'injustice a fait dévier le monde, moi je crois qu'une force invisible, identique à celle qui fait tourner la terre sur son axe et précipite les moussons sur les flots, aspire à l'équilibre. Et si ces morts qui ne sont plus vivants se pressent parmi nous, tandis que l'indigo se change en encre, et qu'ils nous appellent dans l'heure qui précède l'aube, quand on présage notre fin, c'est parce que la justice fait appel à nous à travers l'invisible. Et si ces ombres qui furent comme nous pendant un temps, et regardèrent le monde avec nos propres yeux, ne veulent pas se venger, qu'il n'en soit pas ainsi pour vous.

Parce que si vous ne maudissez pas tous ceux qui tuèrent leurs frères par milliers d'un trait de crayon, et qui détournèrent leur regard du cargo et tirèrent profit des épaves, et sont aveugles là où la carte change de couleur, vous empêchez que la justice se fasse.

Et donc soyez maudits.

Cercueils fluides a été représenté au Festival de Théâtre de Naples le 13 et le 15 juin 2008 à la Chartreuse de San Martino – récité par Massimo Popolizio.

Le titre du sermon est tiré d'un poème de Giacomo Lubrano, *L'oriolo ad acqua*, dans *In tante trasparenze*, Cronopio, Naples, 2005. G. Lubrano, jésuite, était un célèbre prédicateur napolitain du XVII^e siècle. Dans le texte, sont cités aussi, directement ou indirectement : Derek Walcott, *Omeros* ; E. A. Poe, *Gordon Pym* ; Lucrèce, *De rerum natura* ; T. S. Eliot, *Poems* ; P. Valéry, *Le Cimetière marin* ; W.H. Auden, *Tell me the truth about love. Fifteen poems* ; T.S. Eliot, *Poems, The Waste Land* ; S.T. Coleridge, *The Rime of the Ancient Mariner* ; Plotin, *Ennéades* ; Porphyre, *Les Sentences* ; Aristote, *Métaphysique* ; Evangiles apocryphes ; Joseph Conrad, *Lord Jim* ; J. Laforgue, *Les Complaintes* ; H. Melville, *Benito Cereno* ; *Moby Dick* ; Tite-Live, *Ab urbe condita* ; R. Kipling, *Plain Tales from the Hills*.